Ami du Clergé du 6 mars 1952

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Plans d'instructions dominicales. — IX. 4e Dimanche de Carême : La multiplication des pains, 85. — X. Dimanche de la Passion : La foi au Christ, parole de Dieu, 86.
Conférences de Carême. — 2e série : A la recherche de Dieu. IV. La foi, engagement à Dieu, 88. — V. La crainte de Dieu : le sens du péché, 89.
L'Annonciation. — « Que votre volonté soit faite... », 91.
En lisant. — L'obéissance de Jésus dans sa Passion, 92.

PLANS D'INSTRUCTIONS DOMINICALES

IX
4e Dimanche de Carême

Sur l'Evangile (Jean, VI, 1-15)

LA MULTIPLICATION DES PAINS

Episode suffisamment connu ; bien détailler, avec l'évangéliste qui en prend grand soin, toutes les circonstances du miracle, rendant indubitable l'intervention d'une puissance surhumaine : la foule et son nombre, le peu de nourriture dont on dispose, si insuffisante qu'André en fait la remarque immédiatement, après l'interrogation inquiète de Philippe. Il semble que N.-S. ait voulu que ses Apôtres puissent attester ensuite dans quelles extraordinaires circonstancar la foule aura été nourrie. Chacun, en effet, mangera « à sa faim » (℣ 12), « autant qu'il voudra (℣ 11) ; on ramassera des restes bien plus abondants que les quelques vivres fournis par le jeune garçon. Personne ne doutera de la puissance de thaumaturge de Jésus. Le miracle est plus éclatant (plus sensationnel pourrait-on dire) qu'aux noces de Cana.

Quelle leçon en tirer ? — Une seule, mais aux aspects multiples : *Dieu nous nourrit.*

I. — *Dieu donne la nourriture matérielle*

a) Fait d'expérience, qui n'aurait pas besoin d'être démontré, à tout esprit un peu réfléchi et sincère. Si habiles que deviennent les hommes pour faire fructifier la terre, voire pour fabriquer chimiquement la nourriture, ils restent tributaires du sol, des saisons, du soleil, de la pluie, etc... Et, en fait, ils doivent avouer qu'une puissance supérieure les régit. Les chrétiens savent que *le maître de la nature est Dieu.* L'homme travaille durement pour vivre (Gen., III, 17), mais sans le maître du monde il ne pourrait pas même se nourrir (Mat., VI, 25-31). Cependant, quand tout va bien, l'homme ne pense pas à Celui dont dépend la persistance même de sa vie quotidienne.

b) Excès possibles : *Douter de Dieu :* l'homme craint parfois de mourir de faim, doutant de la Providence prévoyante et efficace du Tout-Puissant. Par exemple, actuellement, le cri d'alarme des statisticiens qui proclament que la terre ne pourra bientôt plus nourrir une humanité qui se multiplie trop vite ; d'où ils concluent à l'immorale nécessité de limiter les naissances.

Réponse de Dieu lui-même : les oiseaux du ciel manquent-ils du nécessaire ? et les humbles plantes des champs ? ne sont-ils pas tous nourris par l'agencement des lois providentielles ? Donc faire confiance à celui sans qui nous ne pourrions pas vivre, et qui s'occupe de nous (Mat., VI, 25-32).

c) Autre excès : *tout attendre de Dieu.* Ce serait l'erreur de ceux qui ne travailleraient plus, dans l'attente du royaume du ciel, ou par détachement faussement compris et inconsidéré (comme jadis les Thessaloniciens, II Thess., III, 11-12) : ils seraient oisifs et tenteraient Dieu. De même ceux qui, responsables directement ou indirectement de la misère et de l'extrême indigence des autres, ne feraient rien pour y remédier, comptant à tort sur la providentielle sollicitude de Dieu promise aux pauvres : ils oublieraient qu'ils sont *in casu* les instruments de cette Providence, laquelle n'intervient qu'exceptionnellement par voie miraculeuse.

Les Juifs bénéficiaires de la multiplication des pains eux aussi ont voulu jouir du miracle pour lui-même : être nourris sans travailler : erreur tentante ! D'où leur fausse gratitude envers Jésus : en faire leur roi = leur ravitailleur assuré. « *Panem et circenses* » réclamaient à la même époque les Romains. Le Christ se dérobe : ils n'ont pas compris le sens du miracle (℣. 15).

II. — *Dieu donne la nourriture spirituelle*

a) « *L'homme ne vit pas seulement de pain,* mais de toute parole qui vient de la bouche de Dieu » : réponse de N.-S. à la sollicitation du démon (Mat., IV, 4). Vérité trop oubliée. La vraie mission de Jésus ne fut pas de nourrir des estomacs affamés ; il n'apportait pas du pain tout fait. Il venait semer, mais ce qu'il sème ce sont des paroles, une révélation, un appel de Dieu (parabole du Semeur, Luc, VIII, 11). C'est ainsi qu'il donne la vie : les Apôtres le comprendront, peu après la multiplication des pains.

b) Mais cette nourriture, les hommes ne l'attendent ni ne la désirent, au moins ceux qui ne sont préoccupés que de vie matérielle. Pourtant *beaucoup sont affamés* sans le savoir, et assoiffés de bonheur vrai que ne donnent (ils le savent par expérience) ni la richesse, ni le plaisir des sens, ni toute jouissance matérielle. « Si tu connaissais le don de Dieu, si tu savais qui est celui qui te dit : Donne-moi à boire, c'est toi qui le lui aurais demandé, et il t'aurait donné de l'eau vive » (paroles de N.-S. à la femme de Samarie, Jo., IV, 10).

c) Effectivement, le *Christ donne cette nourriture* vivifiante et apaisante : « Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice, car ils seront rassasiés » (Mat., V, 6). Il suffit pour cela de vouloir obéir aux ordres de Dieu, aidé par sa grâce, et chercher à lui plaire en le servant avec amour : « Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et le reste vous sera donné par surcroît » (Mat., VI, 33).

Il faut surtout se nourrir de la parole de Dieu, c'est-à-dire, croire en Jésus et en ce qu'il nous apprend sur Dieu et notre destinée : *la foi* est la vraie nourriture que N.-S. vient révéler et apporter, la foi en lui, qui est Dieu et homme, résumant en lui tout le mystère : « le pain de Dieu c'est celui qui descend du ciel et qui donne la vie au monde » (Jo., VI, 33).

d) Que faire donc ?

— se soucier de cette nourriture spirituelle plutôt que de celle du corps : « travaillez non pour la nourriture qui périt, mais pour la nourriture qui subsiste jusque dans la vie éternelle » (Jo., VI, 27) ;

— pour cela, « croire en celui qui nous a envoyé (℣ 30), car c'est à lui que Dieu a confié notre salut = notre vraie vie, l'éternelle » (℣ 39) ;

— écoute les paroles de vie, et user des moyens d'assurer notre vie qu'il nous apporte : « Seigneur, à qui irions-nous, vous avez les paroles de la vie éternelle » (℣ 68) ;

— Demander donc à N.-S., comme les Apôtres peu après la multiplication des pains : « Seigneur, donne-nous toujours de ce pain-là » (ỷ 34) ; comme avait demandé la Samaritaine (quand elle commençait seulement à comprendre) : « Seigneur, donne-la moi cette eau, afin que je n'aie plus soif et que je ne vienne plus ici pour puiser » (Jo., IV, 15).

III. — *Dieu donne une nourriture sacramentelle*

a) La réponse du Christ à la demande des Apôtres fut de promettre une nourriture mystérieuse, tenant de la matérielle et de la spirituelle. Tellement étrange qu'ils peuvent s'y tromper et que la foule, hier nourrie et enthousiaste, va abandonner aujourd'hui celui qu'elle prend pour un illuminé. « Ma chair est vraiment une nourriture et mon sang est un vrai breuvage » (Jo., VI, 55). C'est *l'Eucharistie,* réponse parfaite de Dieu à la faim des hommes. Dieu prend ce pain naturel et ordinaire dont il donne en tous temps aux hommes de se nourrir ; Tout-Puissant, il le transforme en la nourriture de la foi, sa parole qui seule fait vivre les âmes : Jésus-Christ.

Ainsi, ce pain est plus important et bien plus sûr que la nourriture matérielle : « vos pères ont mangé du pain (même miraculeusement venu du ciel), mais ils sont quand même morts : celui qui mange de ce pain vivra éternellement » (ỷ 58). Et la vie est assurée : « si vous ne mangez la chair du fils de l'homme, vous n'aurez point la vie en vous. Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle et moi je le ressusciterai au dernier jour » (ỷ 53-54).

b) Question de la foule, peut-être aussi la nôtre ? « Comment cet homme peut-il nous donner sa chair à manger ? » (ỷ 52). Ils ont déjà oublié la réponse éclatante de N.-S. à cette question : si Jésus a pu multiplier les pains, que ne peut-il faire encore dans la ligne de ce miracle ? Et surtout : « le Pain que je donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde » (ỷ 51). Le Christ, enfin, n'est pas qu' « un homme », mais Homme-Dieu. Et il est Rédempteur : se donner en nourriture, c'est se laisser tuer pour sauver le monde, répandre son sang et voir mourir sa chair afin que les les hommes aient la grâce et croient en lui ; car « celui qui croit possède la vie éternelle » (ỷ 47).

c) Deux attitudes possibles, ici encore.

1. Comme les disciples, on peut refuser de croire : « Ce langage est dur ; qui peut l'admettre ? » (ỷ 60).

2. Ou bien on peut (et on le doit) demander cette nourriture et cette boisson vitales. Quelles conditions pour cela ?

— croire en Jésus, en les vérités qu'il révèle, en sa présence réelle dans l'Eucharistie ;

— se purifier de tout péché et vouloir ne plus s'éloigner de Dieu par des fautes réitérées et volontaires. Se souvenir de la réponse de N.-S. à la Samaritaine qui demande de cette eau mystérieuse et vivifiante qu'il vient de lui promettre : il répond en lui faisant remarquer qu'elle est en état de péché (Jo., IV, 16-18) ;

— venir simplement et humblement recevoir ce corps, et en même temps surtout de cœur, la nourriture qu'est l'Eucharistie.

* *

Conclusion : L'évangile de ce jour précède de peu ou peut-être même coïncide avec l'ouverture du temps des Pâques : ce n'est pas par hasard. Faut-il donc que l'Eglise oblige sous peine de faute grave les hommes à s'assurer la nourriture indispensable à leur vie spirituelle, plus précieuse que la vie physique ? Est-il donc si difficile ou si humiliant de venir s'agenouiller à la table sainte où se donne à nous celui qui est mort par amour pour nous ? Alors que les hommes sont plus que jamais avides de « pain, de paix et de liberté » ! S'ils savaient quelle réponse Dieu met à portée de leur vie ! Jésus, Dieu, maître de nos vies et vrai Pain de vie, nous *nourrit,* nous *pacifie* et nous *libère* de la pire des tyrannies, celle du péché ; et nous refuserions de le comprendre ?

Que ceux qui ont faim et soif de la justice, que ceux qui cherchent à quel guide sûr confier leur vie, viennent à lui : « Il a les paroles de la vie éternelle » (Jo., VI, 68).

X
Dimanche de la Passion

Sur l'Evangile (Jean, VIII, 46-59)

LA FOI AU CHRIST, PAROLE DE DIEU

Dimanche dernier, la leçon de la multiplication des pains était un appel à croire en Jésus. Aujourd'hui, la même nécessité va être évoquée. Pourquoi tant d'insistance, sinon parce que l'Eglise sait quel danger guette les chrétiens : d'être des « pratiquants », fidèles extérieurement à la loi morale. Mais ont-ils assez de conviction ? Ont-ils conscience sans cesse d'être appelés à mieux vivre et à aider les autres à se sauver parce qu'ils croient que Jésus, Fils de Dieu, est venu leur apprendre à sauver leurs âmes et leur en donner les moyens ?

I. — *Croire en Dieu*

a) De toute nécessité. *Base du salut* et de toute vie religieuse. Un jour, on disait à Notre-Seigneur : « Heureux les flancs qui t'ont porté et les seins qui t'ont allaité ». Il répondit : « Heureux bien plutôt ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui l'observent » (Luc, XI, 27-28).

b) La foi est un don de Dieu : par une grâce intérieure, que Dieu donne par pure bonté, les hommes peuvent « entendre », comprendre et admettre les paroles de Dieu : « celui qui est de Dieu accueille les paroles de Dieu », dit ici N.-S. aux Juifs (Jo., VII, 47).

c) Ce don est gratuit, personne ne le mérite, mais Dieu ne le refuse à aucun homme loyal et droit : « celui qui agit selon la vérité vient à la lumière » (Jo., III, 21) ; c.-à-d. celui qui pratique loyalement les commandements de Dieu : « quiconque pratique la justice est né de lui » (I Jo., II, 29) ; et tout spécialement celui qui aime les hommes comme ses frères : « l'amour du prochain vient de Dieu et quiconque aime ainsi est né de Dieu et connaît Dieu » (IV, 7).

d) Il s'agit donc de la foi provoquant la *conversion* de la vie et entraînant au *service intégral de Dieu dans le prochain.* Nullement donc une foi des lèvres : « ce ne sont pas ceux qui disent Seigneur, Seigneur, qui entreront dans le royaume des cieux, mais ceux qui font la volonté du Père qui est dans les cieux » (Mat., VII, 21). Et de même : « Si quelqu'un dit : J'aime Dieu, et a de la haine pour son frère, c'est un menteur : celui qui n'aime pas son frère qu'il voit ne saurait aimer Dieu qu'il ne voit pas » (I Jo., IV, 20).

e) Et surtout S. Jean prend soin d'enseigner que « quiconque aime celui qui a engendré, aime celui qui est né de lui » : en d'autres termes, aimer Dieu signifie de façon indissociable *aimer son Fils, Jésus :* c'est pourquoi, croire en Jésus est une nécessité égale à celle de croire en Dieu : « Quiconque nie le Fils ne possède pas non plus le Père » (I Jo., II, 23). Et croire en Jésus est une grâce, comme croire en Dieu : « quiconque croit que Jésus est le Christ, est né de Dieu » (I Jo., V, 1).

II. — *Croire en Jésus*

Il s'agit de développer cette vérité que : « Celui qui confesse le Fils de Dieu (= qui reconnaît et croit en l'existence du Fils de Dieu, incarné et qui a nom Jésus) possède aussi le Père » (= est intimement uni au Père du ciel comme un Fils adoptif, frère du Fils) (I Jo., II, 23).

a) Ceci *facilite* singulièrement *notre foi :* car le

Fils de Dieu est incarné, on l'a vu et entendu ; on sait ce qu'il a révélé ; on peut le suivre et croire en lui. Il met la foi et le salut à notre portée. Il le dit aux Juifs : « Si quelqu'un garde ma parole, il ne verra jamais la mort » (Jo., VIII, 51). (Il a, en effet, les « paroles de la vie éternelle », Jo., VI, 68). Il avait dit à ces mêmes Juifs peu auparavant : « Vous ne connaissez ni moi ni mon Père ; si vous me connaissiez, vous connaîtriez aussi mon Père » (Jo., VIII, 19). Il devra redire la même chose à Philippe, le Jeudi Saint : « Celui qui m'a vu a vu le Père... [car] je suis dans le Père et le Père est en moi » (Jo., XIV, 9 et 11).

b) On peut croire en lui, parce qu'*il dit la vérité :* personne de ceux qui doutent de lui n'a pu en effet prouver qu'il soit pécheur, ou menteur : « Qui de vous pourra me convaincre de péché ? » (ỷ 46). Lui qui avait vu fuir tous les accusateurs de la femme adultère avouant tous ainsi qu'aucun d'eux n'était sans péché (Jo., VII, 7-9), comment le trouverait-on coupable de péché : « Il s'est fait en tout semblable à nous » (Phil., II, 7), c'est vrai, mais : « sauf le péché » (Heb., IV, 15). Il raisonne donc ainsi : si je suis sans péché, ami de Dieu, je ne mens pas, vous *devez* donc me croire (ỷ 46).

c) Or, que demande-t-il de croire ? Que dit essentiellement Jésus qu'il faille croire : « Je connais mon Père et si je disais que je ne le connais pas, je serais comme vous un menteur. Mais je le connais et je garde sa parole » (ỷ 55-56). Le Christ vient avant tout apprendre aux hommes que Dieu est bon, qu'il est Père, qu'il y a en lui trois personnes qui s'aiment, nous aiment et veulent nous sauver. Cela, « après l'avoir dit progressivement à bien des reprises et de bien des manières à nos pères par les prophètes, Dieu, en ces temps qui sont les derniers, nous a parlé à nous par son Fils, qu'il a établi héritier de toutes choses et par qui il a créé le monde » (Heb., I, 1).

d) Non seulement le Fils incarné nous révèle la parole de Dieu, « parole de vie », mais *il est lui-même « la parole de Dieu »*. Cette parole vit en Dieu (Jo., I, 1) ; elle a été révélée aux hommes (Jo., I, 14) ; elle est devenue non seulement vivante mais audible, tangible, palpable ; S. Jean en apporte l'émouvant témoignage (I Jo., I, 1). Jésus peut donc dire ici :

— qu'il faut le croire, parce qu'il dit vrai ;

— qu'il révèle le Père et que croire en lui et en Dieu c'est tout un ;

— enfin, qu'il existait avant Abraham : car il est éternel.

III. — *Incrédules et incroyants*

La foi est ainsi mise à notre portée ; son objet est précisé, Dieu nous l'ayant fait voir dans le Christ. La sécurité de cette adhésion au mystère inconnaissable et si déconcertant pour la raison est assurée : le Christ dit vrai, car il a la puissance de Dieu et Dieu ne trompe pas. Pourtant, les hommes restent encore libres d'accepter ou de refuser.

A. *Ceux qui refusent de croire :* — C'est le cas *des Juifs* en discussion ici avec N.-S. et qui bientôt chercheront à faire disparaître Lazare le mort ressuscité, témoignage par trop gênant de la puissance de vérité de Jésus (Jo., XI, 10-11).

Ils essayent de trouver des motifs religieux pour ne pas croire en Jésus : l'argument d'Ecriture (Jo., VIII, 33) comme ailleurs ils essayèrent de le trouver coupable d'enfreindre la loi juive du sabbat (Luc, VI, 7 ; Marc, III, 2), ou pécheur parce qu'il mangeait avec des pécheurs et des publicains (Luc, V, 30 ; Marc, II, 16). Faux prétextes, que Jésus résout facilement (Jo., VIII, 37 et suiv.).

En fait, ils ne croient pas :

— parce qu'ils ne veulent pas croire : Jésus et son message les gênent (Jo., VIII, 42, 49) ;

— parce qu'ils se font une fausse conscience, refusant la lumière en se mentant à eux-mêmes (VIII, 55) ;

— parce qu'ils sont attachés, sous des dehors de fidélité méticuleuse, à leur péché et habitudes mauvaises (VIII, 41, 44), vrais « sépulcres blanchis ».

b) Leçon pour tous ceux qui refusent la foi qui leur est proposée. Tout requiert leur acquiescement, et Dieu donne à tous la grâce pour croire. Mais ils refusent d'admettre : il faudrait abaisser l'orgueil de l'intelligence, restituer et réparer des injustices, cesser un adultère, pardonner ou demander pardon. Ils s'y refusent et rejettent le Christ.

c) Tous *se condamnent* pour le dernier jour : ceux qui auront refusé de confesser le Fils de Dieu seront reniés par lui au dernier jour. Leur crime, comme celui des concitoyens du Fils de Dieu incarné, sera de rejeter Jésus : « Ils prirent alors des pierres pour les lui jeter » (VIII, 59).

Mais, terrible conséquence, pour ceux qui auront ainsi refusé la foi qui sauve : « si vous ne croyez pas que je suis, vous mourrez dans vos péchés » (Jo., VIII, 24).

B. *Ceux qui croient :* — *a)* N.-S. évoque ici l'exemple *d'Abraham :* « Abraham votre Père a tressailli de joie à la pensée de voir mon Jour ; il l'a vu et s'est réjoui » (VIII, 56). Abraham est le Père des croyants, « il est notre père à tous » (Rom., IV, 16) et non pas comme le croient ici les Juifs qui s'en prévalent, leur ancêtre à eux seuls (VIII, 39). — Pourquoi ? : « Il a espéré contre toute espérance » (Rom., IV, 18) en la promesse de Dieu. Sa vraie et plus importante paternité : avoir été le premier des croyants. Nous devons donc imiter sa foi.

b) Autre exemple de foi magnifique en une promesse de Dieu plus humainement irréalisable que celle faite jadis à Abraham : *la Sainte Vierge.* Elle aussi a cru et tressailli de joie à l'attente du Fils de Dieu qu'elle allait engendrer (Luc, I, 47). Et finalement elle méritait éminemment l'éloge que lui décernait la femme du peuple et que Jésus avait semblé refuser à sa mère selon la chair : Bienheureuse celle-ci, non parce qu'elle a porté en elle le Fils de Dieu, mais parce qu'elle a entendu la parole de Dieu et y a cru (Luc, XI, 28).

c) Conséquences pratiques :

— imiter la foi du patriarche, et celle de Marie : croire en Jésus, lui obéir ;

— l'aimer et agir en tout selon la sincérité de nos sentiments ;

— l'aimer dans nos frères : c'est la foi active, celle qui sauve ; sinon, « quand même j'aurais la plénitude de la foi, une foi à transporter les montagnes, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien » (I Cor., XIII, 2) ;

— changer dans la vie morale ce qui n'est pas selon la loi de Dieu : le temps des Pâques nous y invite, l'appel du Christ est pressant. Opter pour lui. Sinon, ancrés dans le mensonge, nous rejetterons le Christ de nos vies et du monde ; même si nous faisons profession extérieure de vie ou d'opinions chrétiennes, nous serons comme les Juifs qui prirent des pierres pour expulser le Dieu gênant (Jo., VIII, 59).

* *

Conclusion : Faudra-t-il que nous entendions s'appliquer à nous ces paroles du Christ, pleines de regret et chargées d'une terrible condamnation : « Vous cherchez à me faire mourir, moi qui vous ai dit la vérité que j'ai entendue de Dieu » (Jo., VIII, 40) ?

Ou au contraire imiterons-nous dans leur foi simple et sûre tous les croyants de la lignée spirituelle d'Abraham et de la Sainte Vierge ? — Joie, espérance, lumière et vrai bonheur en sont la récompense :

« Mon âme tressaille de joie en Dieu mon Sauveur » (Luc, I, 47).

« Bienheureux ceux qui entendent l'appel de Dieu [à la pratique fidèle, à la conversion, à la charité] et qui le mettent en pratique » (Luc, XI, 28).

CONFERENCES DE CAREME
(2e série)

A la recherche de Dieu

IV

LA FOI, ENGAGEMENT A DIEU

Nous ne pouvons affirmer Dieu sans nous engager à lui. Impossible de reconnaître au-dessus de soi un Maître souverain sans accepter sa souveraineté, une source inépuisable de vie sans s'ouvrir à cette vie, que le Père céleste veut partager avec nous, mais qu'il ne donne qu'à ceux qui lui ouvrent leur âme.

Voilà pourquoi si on peut dire que la foi est, pour notre pauvre raison, un saut dans le vide, elle est un bond qui nous projette dans les bras du Père. C'est ce que manifeste clairement la cérémonie du baptême. Quand l'adulte se présente aux fonts baptismaux, ou quand le parrain y présente le nouveau-né, l'Eglise, c.-à-d. le Christ continué, pose cette question qui suppose une condition essentielle : « Que demandez-vous ? » la réponse n'est pas : « le baptême », mais « *la Foi* » : une vertu divine d'affirmer ce Dieu que, déjà, pouvait atteindre notre intelligence naturelle. Et le dialogue de continuer : « Quel bien procure la Foi ? » — « La vie éternelle ».

Voilà qui est d'une importance capitale. La nouvelle naissance, par le baptême, est la sanction de la Foi. Ou, ce qui revient au même, c'est la Foi qui, en affirmant Dieu et son Christ, fait atteindre une réalité vivante et vivifiante, c.-à-d. Dieu même en trois personnes, un Dieu qui n'attend que votre *oui* pour vous donner sa lumière et sa vie et, par là même, vous transformer en lui. La Foi nous fait entrer dans la famille de Dieu. Voilà le sens profond de cet engagement, consécration de tout notre être à la Trinité sainte, ce qui vous lie *devant Dieu* et *devant les hommes*.

I. — *Engagement à Dieu*

Déjà, Israël, le peuple choisi, était le « peuple de Dieu ». Ce qui signifiait, d'abord, qu'il était mis à part, de par sa vocation et de par son culte de Yahwé. Ilôt battu de tous côtés par les flots du paganisme, il gardait pour les siècles à venir la connaissance du vrai Abraham et, plus encore, une mystérieuse mais authentique présence de ce Dieu, dont la « gloire » résidait dans le Temple.

Il en est ainsi de nous, chrétiens. Notre groupe, et même chacun de nous est comme un ilôt qui, en ces temps d'apostasie, émerge de cet océan d'incroyance, qui menace de submerger le monde. A ses disciples de la première heure déjà, le Christ disait : « Vous n'êtes pas du monde ». Vous êtes dans une bergerie dont je suis la porte, et qui vous isole, non pas de vos frères, à qui vous devez annoncer la bonne nouvelle, mais de leurs négations et de leurs mœurs païennes.

Séparés, parce que *consacrés,* c.-à-d. dédiés et comme réservés à Dieu et à son Christ, voilà votre état véritable. Rappelez-vous les paroles sacrées qui ont donné à l'eau sa divine efficacité : « Je te baptise au nom du Père, etc. » ; c.-à-d. : je te plonge, je t'immerge dans cette Trinité sainte, dont le nom unique est « Père, Fils, Esprit ». Vous êtes donc en elle par le Christ, qui fait le pont, étant à la fois Dieu et homme, entre ces trois Personnes divines et chacune des personnes humaines que vous êtes. Vous êtes à elles et elles sont en vous.

Voilà pourquoi le prêtre a complété la cérémonie du baptême en vous faisant sur la tête une onction de cette huile sainte qui « oint les Rois, les Prêtres et les Prophètes », et qu'au jour de leur Dédicace on étale sur les douze croix des Eglises consacrées. « Le temple de Dieu, dit S. Paul, voilà ce que vous êtes », temples vivants qui n'êtes pas seulement la résidence sacrée des trois Personnes mais les participants de leur vie. Répondant à votre engagement, le Christ vous a donné le Saint-Esprit pour faire de vous des fils adoptifs, mus par le divin amour, et, selon la magnifique expression de S. Jean de la Croix, « des Dieux par participation ».

Vous représentez-vous quelles exigences et quelles ressources entraînent cet engagement et cette dédicace ? Chrétiens, identifiés au Christ, vous ne pouvez plus agir ni penser comme des hommes ordinaires. Vous êtes un « peuple saint ». Vous ne pouvez plus penser laïc, juger « laïc ». Il faut que vous jugiez et pensiez comme le Christ, que vous jugiez et pensiez « en Christ » que vous êtes. Il faut voir, par ses yeux à lui, les choses de ce monde et apprécier hommes et événements par rapport à lui, qui vit en vous, et dans une lumière d'éternité. Vous ne pouvez plus agir comme tout le monde, comme d'honnêtes païens. Vous êtes condamnés à la perfection : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait ». Donc, non pas faire des choses extraordinaires, mais faire les choses ordinaires avec le plus grand soin et pour le plus grand amour.

C'est un véritable bouleversement de toute la vie et qui exige, à certains jours, des sacrifices pouvant aller jusqu'à l'héroïsme. Jésus ne nous l'a pas caché : « Celui qui aime son père et sa mère plus que moi n'est pas digne de moi »... « Laisse-là tout, suis-moi » ! Mais il a dit qu'il était avec nous jusqu'à la fin du monde, avec tout le groupe des disciples, c.-à-d. avec son Eglise, mais aussi avec chacun de nous, à qui il donne son Esprit pour nous éclairer, nous réconforter, nous consoler. « Ceux-là sont fils de Dieu, qui sont conduits par l'Esprit de Dieu ». Y a-t-il plus puissant moteur ? et comment ne pas dire avec le même Apôtre : « Je puis tout en Celui qui est ma force. »

II. — *Engagement à vos frères, les hommes*

C'est le second aspect de cet exigeant et sublime engagement de la foi.

D'abord, vous tous, qui avez reçu le même Esprit d'amour, vous êtes « membres les uns des autres ». Vous ne vous appartenez plus, en quelque sorte, et n'avez plus le droit de vous isoler dans un individualisme farouche. Membres les uns des autres, formant un organisme unique, vous êtes soumis à la grande loi de la vie qui fait travailler tous les organes d'un même corps les uns avec les autres, les uns pour les autres. Les premiers chrétiens l'avaient bien compris, qui « n'avaient qu'un cœur et qu'une âme ». Et saint Jean ne se lassait pas, dans sa vieillesse, de dire et de redire ce que le Seigneur avait dit lui-même au soir de la Cène : « Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres ».

La belle chose que serait une paroisse, si tous ceux qui se réclament du nom de chrétiens voulaient sentir la force de ce lien qui les unit en un seul corps, comme des frères !

Engagés, vous ne l'êtes pas moins envers ceux qui ne partagent pas votre foi. « Vous serez mes témoins », vous dit Jésus, c.-à-d. que vous devez attester, et par la parole et par l'action, la force féconde de votre foi. Vous ne pouvez savoir avec quelle angoisse certains incroyants guettent vos moindres gestes, à vous les pratiquants, qui prétendez fonder sur Dieu votre vie. De leurs yeux avides, ils interrogent le phare qui se dresse sur l'îlôt. « Vous êtes la lumière du monde », a dit le Christ, à travers vous on doit voir rayonner Dieu, qui est lumière. L'exemple d'une vie loyalement engagée à la Trinité doit être pour ceux qui doutent, pour ceux qui cherchent, une expérience décisive. Témoins de Dieu et de son Christ, vous êtes les signes vivants de leur réalité, de leur présence et de leur activité en ce monde de ténèbres et de souffrances. Malheur à vous, si vous trahissez votre mission, et compromettez le Christ et l'Eglise, au lieu d'être leur garant en votre milieu ! Au lieu d'attirer vos frères au Christ, vous vous attireriez le mépris de ceux que vous aurez déçus, d'abord, sur vous, ce qui ne saurait que justice, mais hélas ! aussi sur Dieu et son Eglise...

* *

« La véritable victoire que vous devez remporter sur le monde, nous dit S. Jean, c'est votre foi », dans ses affirmations intrépides, comme dans ses engagements salutaires.

Soyez donc sûrs de votre Foi. Elle est fondée sur le roc. Fiez-vous à Dieu dont l'action éclate aux yeux des âmes loyales, et ne vous laissez pas émouvoir par les attaques de l'incrédulité, qu'elle se pare des oripaux de la fausse science ou qu'elle brandisse les menaces d'un pouvoir éphémère. Dieu aura le dernier mot.

Soyez fiers de votre Foi. En la professant, vous êtes en bonne compagnie, celle des saints, qui font honneur à l'Eglise et à l'humanité ; celle aussi de tant de penseurs, d'écrivains, d'artistes, d'hommes d'action qui, aujourd'hui, grâce à Dieu, forment une magnifique élite et s'imposent au respect et à l'admiration de tous.

Enfin, *vivez votre Foi.* Elle vous engage. Ne répudiez pas ce noble engagement. Alimentez-la à la source : la Parole de Dieu. Lisez-la, méditez-la et soyez toujours prêts à rendre raison de votre croyance. Ce que vous avez médité, faites-le passer dans votre existence de tous les jours. Que votre Foi anime votre vie et que votre vie féconde votre foi. C'est le meilleur moyen de défendre vos croyances et de les fortifier. C'est le secret de la victoire que vous devez remporter, en rendant Dieu à un monde qui se meurt de l'avoir perdu et qui ne peut être sauvé qu'en le retrouvant. Ainsi soit-il.

V

LA CRAINTE DE DIEU

Le sens du péché

Le Dieu des chrétiens n'est ni une idée en l'air, ni « le Dieu des bonnes gens ». Quiconque n'est pas comme écrasé par la majesté redoutable de l'Eternel, créateur et maître souverain du ciel et de la terre, celui-là ne peut se vanter d'avoir une foi vivante, qui agisse sur sa vie et lui assure l'équilibre et la fécondité.

Sans doute, ce Dieu inaccessible s'est fait très proche : « il a habité parmi nous », afin de nous faciliter l'amour, qui est le premier commandement. Mais il ne nous dispense pas pour autant de cette crainte révérentielle, qui est, pour notre nature déchue, un frein si puissant et comme un complément de l'amour. Aussi faut-il présenter cette crainte salutaire, qui offre à nos maux un double remède : *le sens du péché* et *le sens du sacré.*

I. — *Le sens du péché*

1° *Son éclipse actuelle.* Le sire de Joinville nous conte qu'un jour, le bon roi S. Louis le prit à part et lui demanda « lequel il préférerait d'être lépreux, ou d'avoir commis un péché mortel. » — « Oh ! répartit le sire, j'aimerais mieux avoir commis cent péchés mortels !... » Alors, le roi lui dit : « Vous venez de répondre comme un étourdi... Apprenez qu'il n'est pire lèpre que le péché. Celle du corps, la mort en délivre. Mais celle de l'âme, d'abord la défigure et, au surplus risque de la jeter en enfer. »

Le saint monarque avait le sens du péché. Il le voyait tel qu'il est, c.-à-d. comme le plus grand mal, le seul vrai mal, d'abord parce qu'il atteint en nous, non ce qui se passe mais ce qui demeure : l'esprit immortel, créé à l'image de Dieu, et qu'il défigure cette image et celle du Christ, auquel nous sommes configurés par le baptême.

Ensuite parce qu'en nous séparant si brutalement de Dieu, à la volonté de qui nous préférons notre plaisir, nous faisons à ce Maître, à ce Père très bon, une mortelle injure.

Mais pour envisager ainsi le péché, il faut l'éclairage vivant d'une foi qui nous fait voir,

en quelque sorte, le Dieu vivant, avec sa majesté intransigeante, avec toute sa bonté irrésistible, le Dieu toujours présent et qui scrute « les reins et les cœurs ». Il faut aussi que cette même foi nous rende conscients de la dignité de notre nature, créée à l'image de Dieu, destinée à la vie éternelle, et dont la pièce maîtresse est cette âme qui vaut mieux que tout l'univers...

Or, nous subissons, en notre temps, une mortelle éclipse de cette lumière surnaturelle. Je ne parle pas de ces foules empoisonnées par les slogans du marxisme et pour qui la question religieuse ne se pose même pas. Pour eux, leur horizon se borne aux limites de cette vie terrestre, et leur seul espoir est d'en tirer tout le plaisir possible. Au nom de qui, au nom de quoi défendre, en ces conditions, la recherche de la jouissance et du profit ? Et quelle consolation dans la situation précaire où les maintient une situation sociale injuste ? Mais que de chrétiens se comportent comme si la vie présente seule comptait, comme s'ils n'avaient pas d'âme, comme s'il n'y avait pas de Dieu ! Ils sont, eux aussi, intoxiqués. Ecoutez-les parler : le mal, pour eux c'est la maladie, c'est le logis introuvable, c'est la paye trop maigre, c'est la cherté de la vie, c'est la guerre à l'horizon. Certes, tout cela l'Eglise prie le Seigneur de nous l'épargner, et nous invite à mobiliser toutes les ressources de la science et de la charité pour réduire l'empire de la souffrance.

Mais ces maux « temporels » ne sont pas « *le mal* ». Eût-on ramené ici-bas la douceur de l'Eden, il resterait à résoudre le plus angoissant des problèmes, celui de notre destinée éternelle. « Que sert à l'homme de gagner l'univers s'il vient à perdre son âme ? » Cette perte est le plus irrémédiable des maux, car il dure. L'âme que le péché a damnée est à tout jamais perdue. Et voilà pourquoi le Fils de Dieu a dû s'incarner et mourir sur la croix, pour nous rendre la vie.

Voyons donc les choses comme Dieu les voit et nous devrons reconnaître que *le mal, c'est le péché*. Il s'en faut que nous le voyions tel qu'il est !... Nous sommes pleins d'indulgence pour certaines fautes. Il suffit qu'elles présentent des dehors attrayants pour arracher des applaudissements : « C'est si bien écrit ! C'est si bien joué ! » N'y a-t-il pas des péchés profitables ? des péchés délicieux ? Sans doute. Il y a aussi des gangsters bien habillés et des poisons parfumés. Alors nous nous laissons prendre. Et l'on a vu tout un public, où il y avait sans doute beaucoup de croyants, applaudir une pièce qui insultait grossièrement l'Eglise et qui parodiait le *Pater*. Ah ! que nous aurions besoin de raviver notre sens du péché !

II. — *Caractère vital de ce sens du péché*

Le sens du péché est comme un instinct de conservation que Dieu donne à nos âmes et à la société.

1° *A nos âmes d'abord*. Il est en nous des bas-fonds où prospèrent des instincts inavouables. « La chair combat contre l'esprit ». Ces instincts en révolte, la psychanalyse s'est ingéniée à les dépister. J. de Maistre disait déjà : « Je ne sais ce qu'est la conscience d'un coquin. Je connais celle d'un honnête homme : elle me fait peur... » Mais quand une âme a vraiment le sens du péché, c'est la lumière de Dieu qui pénètre dans les profondeurs de l'être et les assainit, comme on assainit une cave en y faisant pénétrer l'air et le soleil. Car il y a des pourritures qui ne peuvent se développer que dans l'obscurité souterraine.

Il ne s'agit pas, au premier plan, de la crainte de l'enfer. Il faut plaindre les âmes qui ne sont plus arrêtées que par ce suprême garde-fou. Mais les réactions normales d'une âme croyante devant le péché, si elles relèvent de la crainte, c'est de cette crainte filiale que Dieu nous inspire, et qui est déjà de l'amour. En se multipliant, ces réactions donnent à l'âme un sens plus aigu de la présence vivante de Dieu. Moïse, quand il édictait une prescription, ne manquait jamais de conclure, parlant au nom de Dieu « Je suis Yahwé ». Comme lui, je vous dis : « Marche en la présence de ton Dieu et le sentiment de sa sainteté te gardera du péché, et de toutes les compromissions à ce qui conduit au péché ».

2° *Pour la société*. Il serait urgent de restaurer dans les âmes ce sens du péché. On a trop tendance aujourd'hui, quand quelque chose ne va pas, de croire qu'il suffirait de faire voter une loi. Une loi ne pénètre pas dans les consciences. Il y a tant de manières de la tourner ! Qu'il s'agisse des initiatives des pouvoirs publics ou des efforts privés qui luttent contre la pourriture d'aujourd'hui, dans des campagnes courageuses contre la dénatalité, la prostitution, l'alcoolisme ou la licence des rues, tout cela est voué, au moins en grande partie, à l'échec. Les lois, pas plus que les fonctionnaires, ne pénètrent dans la conscience. Dieu seul peut en franchir le seuil inviolable, en répandant sa crainte dans les âmes qu'il habite. Seules de telles âmes ont assez de vigueur morale pour réagir contre les maux présents, parce que tous ces maux sont péché ou invite au péché ou conséquence du péché. Seules donc les âmes qui gardent et développent en elles le sens du péché peuvent provoquer les mouvements d'opinion et les efforts de réforme qui nous sauveront.

* *

Si le vrai chrétien sait voir le péché où il est et tel qu'il est, il ne peut se contenter de l'éviter et d'en préserver les autres, de réagir contre ses invasions hypocrites. Il doit aussi lui opposer les saintes expiations de la pénitence. L'esprit de pénitence est inséparable du sens du péché. Rappelez-vous l'insistance avec laquelle, en ce temps de Carême, l'Eglise vous invite à ces pratiques de pénitence. Qu'il

suffise d'évoquer les tragiques appels de Marie à la Salette, à Lourdes, à Fatima : « Pénitence ! » Dix justes auraient sauvé Sodome. Pourquoi ? Parce qu'ils auraient, en quelque sorte, pris sur leurs épaules le fardeau des péchés de la cité maudite. Prenez sur vous le poids des crimes du monde et vous le sauverez...

L'ANNONCIATION

(25 mars)

« QUE VOTRE VOLONTÉ SOIT FAITE !... »

Mes frères,

Fête de la Maternité divine, le 25 mars est fête du Christ, autant que de la T. S. Vierge : à la fois mystère de l'*Annonciation* et mystère de l'*Incarnation*. Regardons quelques instants les deux volets de ce diptyque. Une même leçon s'en dégage, celle de la disponibilité de l'âme à tous les desseins de Dieu sur nous.

I. — *L'Annonciation*

C'est le nom habituel de cette fête, c'est le début de ce mystère.

Vous en connaissez le récit ; et trois fois par jour, vous dites l'*Angelus*.

L'archange Gabriel apparaît à la jeune Marie de Nazareth. Il la salue en termes si magnifiques que cette humble en est troublée. Mais il la rassure : elle a trouvé grâce devant Dieu qui l'a choisie pour Mère du Messie attendu. La Vierge, qui ne doute pas un instant, interroge seulement sur ce qu'il lui convient de faire. Elle a engagé à Dieu sa virginité... et peut-être sait-elle par son intelligence des prophéties et l'illumination intérieure du St-Esprit que le Messie promis naîtra d'une vierge. Mais cela ne lui dicte pas sa conduite à tenir. Sur quoi l'archange lui explique le procédé que Dieu a choisi. Son enfant sera l'œuvre en elle du seul St-Esprit. Il lui suffit, pour sa part, de donner son acquiescement à ces desseins de Dieu.

Aussitôt, sans plus d'explication, avec tout l'élan de sa foi et de son amour, la jeune fille de Nazareth prononce la parole immortelle qui va permettre que le mystère s'accomplisse : « Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. » C'est à ces mots qu'il faut nous arrêter. Ils sont le sommet de cette scène. Ils rejoignent la parole que va prononcer intérieurement le Verbe en s'incarnant dans le sein de Marie.

La réponse de la Vierge est un acte d'obédience parfaite aux vues de Dieu sur elle, telles que l'archange vient de les lui révéler. Que dira-t-on à Nazareth ? que pensera et fera Joseph son époux ? Elle ne se tourmente pas, ne demande aucune autre explication et ne pose aucune condition ni réserve.

Et d'où lui vient cette immédiate et entière obéissance aux desseins de Dieu, malgré tant d'objections qui peuvent se présenter à sa pensée ? Sa réponse nous le dit. Cet acquiescement total, c'est l'aboutissement chez elle de sa profonde et habituelle vue de foi sur Dieu et sur elle : « Voici la servante du Seigneur »... D'abord elle a le sens de Dieu. Pour elle Dieu c'est le Seigneur, *Dominus*, le souverain Maître, celui à qui appartient de commander à tout et à tous. Cette supériorité universelle de Dieu est l'idée première, l'idée force qu'elle se fait de lui.

Et ceci détermine sa pensée sur elle-même : puisqu'il est le Seigneur, elle est la servante. La pensée ne l'effleure même pas que sa mission qu'elle vient d'apprendre, les responsabilités qu'elle aura à assumer, les souffrances qui lui sont réservées la rapprochent intimement de Dieu et l'élèvent au-dessus des autres créatures : créature, elle est et reste foncièrement servante à la disposition de Dieu le Souverain Maître.

Parlant de ce mystère de l'Annonciation, les saints et les docteurs nous donnent à admirer tour à tour la foi de Marie, sa pureté, sa prudence, sa charité, son humilité... toutes ses vertus. Et il est bien vrai que toutes les vertus s'épanouissent en elle à cet instant capital de sa destinée.

Pourtant si l'on s'arrête à la parole qui clôt le dialogue, parole qui résume toutes les autres et déclanche tout le dispositif des miséricordes de Dieu, c'est bien celle-ci qui nous retient « Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole ». Obéissance totale à Dieu. Traduite en acte, elle est le souhait du *Pater* où s'exprime le comportement pratique de toute créature vis-à-vis de Dieu : « Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel ! »

II. — *L'Incarnation*

Commencée par l'Annonciation, la scène s'achève par l'Incarnation du Verbe de Dieu dans le sein de la Vierge : « *et Verbum caro factum est.* » Et c'est ici qu'on peut voir combien la Mère et le Fils n'ont qu'un cœur et qu'une âme. Indissolublement unis, leur sainteté est de même qualité, se traduisant dans une même obéissance à la volonté de Dieu.

« L'ange la quitta », le récit de S. Luc s'achève sur ces mots. Et le Verbe se fit chair... Dès que la Ste Vierge a donné son consentement à Dieu — car il respecte la liberté qu'il nous a donnée — le grand mystère s'accomplit. Par sa toute-puissance, directement, Dieu forme en Marie l'enfant qui naîtra d'elle. Le Fils de Dieu s'incarna.

Or, comme le remarque S. L.-M. de Montfort (*Traité*, n° 248) « ce mystère est un abrégé de tous les mystères, qui renferme la volonté et la grâce de tous. » Oui, même celles de la Rédemption par l'obéissance à la croix. Si nous en doutions, écoutons saint Paul : « ...Le Christ dit en entrant dans le monde ...Me voici, je viens ô Dieu pour faire votre volonté » (Heb., x, 5-7). La veille de sa Passion, N.-S. déclare aux apôtres : « Voici mon